

ARTICLE PARU DANS LE « LËTZEBUERGER VOLLEK » LE 14 MARS 2011

Stupeur sans tremblements à la Galerie, ou Vadim Korniloff et le sentiment tragique de la femme

Peintre lorrain autodidacte, né à Metz en 1972, où il vit et travaille, Vadim Korniloff est de retour à Luxembourg. Il s'y était déjà fait remarquer à La Galerie (1) il y a deux ans, et on ne peut que féliciter Claude Truchi, le galeriste, de le ramener une fois de plus parmi nous. Empêché à l'époque, je n'avais malheureusement pas pu vous le présenter. Mais qu'importe, puisque le revoilà, notre artiste, avec une bouleversante série d'oeuvres qui expriment magnifiquement la souffrance et le désespoir profond de la condition humaine à travers une série de «miroirs de Dorian Grey» féminins, véritables radiographies auxquelles se soumettent des spectateurs intrigués, touchés, rarement indifférents.

En fait, c'est la plupart du temps profondément troublés voire bouleversés par ces portraits qui reflètent leur propre désarroi, conscient ou inconscient, que les visiteurs passent devant ces grands tableaux à l'acrylique pour souvent y revenir et essayer de comprendre leur propre stupeur devant l'expression amère, désespérée ou résignée des femmes korniloffiennes. Rien que des femmes. Souverainement belles dans leur laideur reflet, tragiquement anorexiques, la griffe rapace, les ongles vains, les corps torturés, décharnés, tordus dans des oripeaux artistement drapés, mais qui les exposent plus qu'ils ne les habillent, elles crient leur colère silencieuse à la face d'un monde qui leur attribue cette image. L'uniformité apparente de leur dégoût d'elles-mêmes et de ce qui les a réduites à ça – les hommes? – éclate en autant de facettes que Korniloff peint de tableaux: arrière-fonds denses, chairs blafardes, tissus vifs, gais. Il travaille sans modèle. Y a-t-il maternité suppliciée sous roche?



Le modèle unique, imaginaire, en fait nul autre que l'image dramatique, déformée et difforme perçue par l'artiste, peut certes rappeler dans son expressionnisme impitoyable certains tableaux d'Edward Munch et d'Egon Schiele, mais il s'agit là davantage de coïncidence que de filiation. Parfaitement autodidacte, ainsi que je l'ai écrit plus haut, Vadim Korniloff, ne doit que fort peu aux grands maîtres du passé, et ce n'est qu'après coup, en exposant et en pénétrant dans l'univers de l'art qu'il découvre sa parenté fortuite avec tel ou tel peintre et notamment avec les expressionnistes germaniques du début du 20ème siècle. Peintre figuratif par excellence depuis les premières années de sa trentaine, il a, déjà enfant, toujours aimé dessiner. Mais livré quasiment à lui-même et n'ayant pas comme Giotto connu son Cimabue ou Michel-Ange son Ghirlandaio, il en viendra bientôt à intérioriser ses pulsions et leur expression graphique et à rechercher derrière des apparences-miroirs son propre ressenti:

« Ma démarche est pour commencer très personnelle... » nous confie-t-il sur son site. (2) Et il poursuit, quasiment à contrecœur dirait-on – tout cela n'est-il pas évident? – «... et pour terminer, le restera... Tant il m'est difficile de mettre en mots ce que je couche sur mes toiles. Il n'y a pas de buts, de messages mais l'unique volonté de mettre en forme et en fond, non pas un instant précis dans le temps d'une expression ou d'un sentiment, mais une période d'une tranche de vie, d'une « rupture » longue dans le temps. A travers mon travail, j'essaie donc de délivrer non pas un sentiment mais des émotions. La distorsion de mes sujets reflète les cicatrices indélébiles qui sont enfouies dans chacun des êtres. C'est dans leur chair, leur posture, leur regard... sans mise en scène, sans artifice que mes sujets nous livrent leur fragilité, leur vulnérabilité. De plus, ma volonté n'est pas de peindre des femmes, mais ces dernières représentent pour moi une symbolique plus appropriée au sens même des « cassures », qui résultent le plus souvent de la bêtise, bestiale et primaire, des hommes ».

Si l'on ne tient pas compte de quelques expositions privées, quasi-confidentielles, Korniloff a commencé à exposer en grand style fort loin de chez lui. Sa première apparition remarquée se fit à la «Galerie Pièce Unique» à Beyrouth en 2007. Suivront la «Galerie Xavier Nicolas» à Paris, la « Caelum Galery » de New York, la galerie «Espace» à Saint Paul de Vence et enfin... dans les vastes espaces de l'église des Trinitaires à Metz, ce qui marque en quelque sorte un retour aux sources, une réintérieurisation régionale de l'artiste. Aspiration inconsciente à un retour à l'enfance, voire in utero, à la manière poétique d'Ahmed Ben Dhiab (3), ou bien refus d'une dissipation-

caricaturisation de l'âme exigée par cette superficialité de la globalisation si incompatible avec les abîmes mystérieux de l'esprit?

N'est-ce pas aussi le message que nous a transmis Nicole Malhamé Harfouche (4), dans « La Revue du Liban », sur l'expo de Korniloff à Beyrouth, où elle explique que « Toute la volonté de Vadim Korniloff est consacrée à explorer le développement de sa pensée et la profondeur de ses sentiments. La gestualité des formes dépouille les sujets de leur caractère particulier, pour leur donner une dimension physique tendant au collectif. Visions au-delà du réel, les peintures sont une sorte d'amplificateur d'intuitions qui suscitent l'intérêt du regardeur. Elles nous interpellent du fait de leur outrance et de l'émotion qu'elles suggèrent. Partout, l'expression est chevillée à l'interprétation de sentiments et d'états d'âme... »?

Difficile pourtant de deviner d'emblée tant d'outrance critique chez cet artiste, qui la mine avenante et la joyeuseté bon enfant vous accueille lors du vernissage avec toute l'amabilité du monde. Où est passée cette colère? Où se cache sa révolte? Sa fureur se dissimulerait-elle dans ses poèmes picturaux à la manière d'une « ... métaphore / astre dans l'abîme / visage mordu par le temps (...) danse ton nom / danse ton sang / avec le cerceau asthmatique de l'enfance », de cette métaphore donc, dans les vers de Ben Dhiab? La question va sans doute bien au-delà de la perception même de l'artiste, et le fait que celui-ci pense qu'« il n'y a pas de buts, de messages » dans son travail, ne signifie pas que vous n'en découvrirez pas, chers lecteurs, mais tout au plus qu'il n'est pas conscient lui-même de ce que ces éruptions subliminales expulsent comme ressenti mal enterré. Nulle certitude, bien sûr, dans ce que j'avance. Et pourquoi me croiriez-vous? Le mieux, n'est-il pas d'aller vous en rendre compte de par vous-mêmes? Mais je suis au moins sûr d'une chose: loin d'être une simple promenade esthétique, cette exposition vous interpellera en profondeur.

***** 1) La Galerie, 10-16 place de la Gare, L-1616 Luxembourg, tel 269 570 70, (Passage Alfa, en face de la gare), expo Vadim Korniloff jusqu'au 31 mars 2011 – lundi à vendredi 14-18,30 h, samedi 14-18 h.

2) <http://vadimkorniloff.livegalerie.com/>

3) V. mon article [www.zlv.lu /spip/spip.php?article4490](http://www.zlv.lu/spip/spip.php?article4490)

4) Doyenne de l'Ecole des Arts-Plastiques, Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA), Université du Balamand, Sin El Fil, Liban.

Giulio-Enrico Pisani